

GUITARISTE Manuel Calderon vient de la famille des Stones et rend hommage au grand Bach Page 32

DISQUE Cali manque de pudeur. «Mais je m'en fous!» Page 33

Patrick Devanthery Inès Lamunière

Ils vont ravaler la tour de la télévision. Portrait d'un couple d'architectes à la vie bien construite.

GEORGES CABRERA / 3 OCTOBRE 2005

EMMANUEL GRANDJEAN

En ce moment, il n'y a plus guère que les courants d'air qui visitent la tour de la TSR. Car l'immeuble le plus haut de la cité est complètement vide depuis quelques mois déjà. La faute à l'amiante dont il faut débarrasser la structure du bâtiment au peigne fin. Tant qu'à nettoyer ce squelette de verre, de métal et de béton autant lui offrir une nouvelle apparence. Si tout se passe bien, dans vingt-six mois, le public genevois pourra donc découvrir le résultat de ce ravalement de titan.

A détailler la maquette du projet de Patrick Devanthery et Inès Lamunière, gagnant du concours organisé pour cette grande réfection, on aimerait pouvoir avancer dans le temps. Et être déjà dans deux ans pour admirer la façade vitrée qui réfléchira le ciel de la Jonction

et apprécier les volumes sur plusieurs niveaux, que les deux architectes ont prévu de creuser dans les étages. Sans oublier le nouveau studio-salon, un bandeau panoramique qui s'élançera en porte-à-faux au-dessus de la ville.

En attendant, on peut aller faire un tour du côté de Cressy où le couple va sortir de terre

une école qui luira dans la nuit. Juste à côté, l'abribus est déjà installé. Un refuge ludique dont les néons colorés signalent l'arrivée du véhicule des TPG par un doux clignotement.

Pour l'heure, Patrick Devanthery et Inès Lamunière, nés tous les deux en 1954, reviennent sur les débuts de leur collaboration. Portrait d'un couple qui mène à deux une vie très constructive.

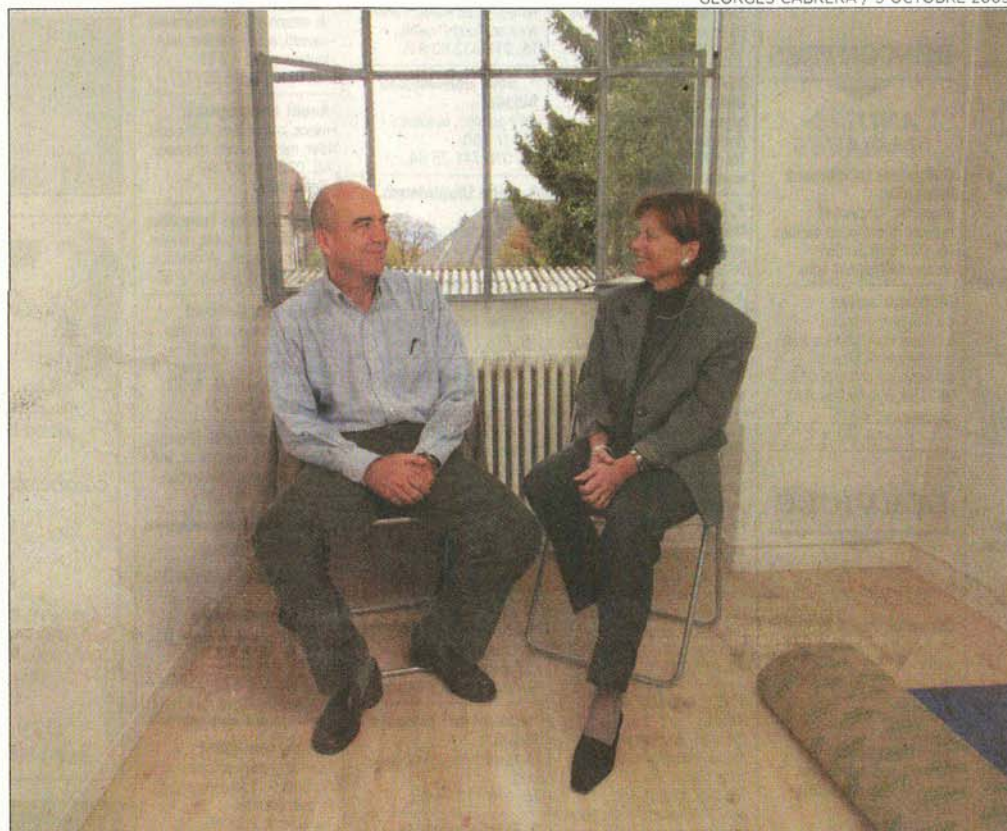
Point de jonction

«On s'est rencontré en Ire année de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne. C'était en 1974», se souvient Patrick.

«Elle était vive, intelligente. Et puis c'était déjà une très jolie fille»

«Moi, je vivais à Lausanne. Inès habitait Genève.» «J'aimais les maths», enchaîne-t-elle. «Je savais qu'à l'EPFL, l'enseignement de l'architecture était très technique. Et puis mon père y donnait des cours. Ce qui n'était pas forcément un avantage.» On ima-

gine, en effet, le mauvais plan auprès des camarades de classe. «Il n'était pas question qu'il assiste à mes examens de fin d'études. J'ai dû aller à Zurich pour passer mes évaluations.» Mais revenons à notre couple qui s'échafaude. «On a fait un ou deux projets ensemble. On s'est tout de suite bien entendus. Comme



beaucoup de gens qui apprenaient le métier, nous voyagions beaucoup pour visiter des objets architecturaux. Nous partagions les mêmes intérêts, les mêmes points de vue. Elle était vive, intelligente. Et puis c'était déjà une très jolie fille». Un voile pourpre passe sur les joues d'Inès. Qui en profite pour ajouter: «Lui, il était charpenté comme une baraque. Ça me plaisait beaucoup».

Premier bon plan

«Du coup, en 1980, Inès et

moi avons passé notre diplôme d'architecte ensemble. Nous avons tous les deux suivi notre stage d'architecte à Rome. On est ensuite partis sur les traces de Pasolini étudier le tissu urbain d'Ostie», explique Patrick. «Un endroit incroyable où le no man's land côtoie les ruines romaines, où le fleuve se mêle à la mer. Je me rappelle qu'on prenait beaucoup de photos et qu'on noircissait des carnets de croquis.» Inès enchaîne. «Il faut savoir qu'entre 1968 et 1972, l'architecture était devenue très in-

tellectualisée, notamment à travers la sociologie. Nous étions la première génération qui retournait travailler sur une table à dessin.» En 1983, les deux architectes s'associent et fondent le bureau Devanthery & Lamunière. C'est le début des concours. Les premiers projets démarrent dans le canton de Vaud et dans celui du Valais. En 1988, ils décrochent la construction à Genève des logements étudiants du boulevard de la Tour. Un bâtiment en arc de cercle dont les travaux s'achèveront en 1993.

Une entente béton

Rien ne sort de leurs bureaux carougeois de la rue du Tunnel qui ne porte que leurs deux signatures. En clair, chaque plan, chaque projet est pensé à deux. Pas question, ici, de faire cavalier seul. «Il y a très peu de chose que l'on ne fasse pas ensemble. Inès enseigne à l'EPFL. Moi, j'ai arrêté. Elle écrit des articles et donne des conférences. Mais dans ce dernier cas, c'est en notre nom qu'elle prend la parole», raconte Patrick. Inès embraye: «Au début de notre relation, on savait qu'on travaillerait ensemble, mais pas forcément qu'on resterait ensemble.» Bref, le couple bosse bien main dans la main. «On reste sur la même longueur d'onde. Lorsque l'un de nous ressent de la fatigue, c'est le second qui prend le relais. Ça nous permet d'être à 200% sur les projets. Ce qui explique aussi que beaucoup d'autres architectes travaillent en couple.»

Remarquez, on peut s'entendre sur à peu près tout et afficher quand même quelques petites différences. Professionnelles d'abord. «Inès aime l'architecture de Zaha Hadid. Moi pas». Gustatives ensuite. «J'adore le boudin. Lui le déteste». Patrick opine du chef, «J'avoue un faible pour le whisky qu'Inès ne peut pas sentir.» Et sportives, pour finir la liste des choses qui divisent. «Je pratique la plongée sous-marine. J'ai essayé d'initier Inès, en vain.» «Passé le palier des 10 mètres, je me sens mal à me retrouver là-dessous». Le monde du silence a parfois quelque chose d'angoissant.